

# L'AMI DE L'ARGENT

(1844)



# L'AMI DE L'ARGENT<sup>1</sup>

---

« Voyez et gardez-vous de l'avarice. »

(Luc XII, 15).

(On est invité à lire Luc XII, 13-34.)

Mes frères,

L'avertissement que le Seigneur donne à ses disciples dans notre texte a quelque chose de pénétrant et de solennel qui réclame une attention peu commune. On sent qu'il a voulu les mettre en garde contre certaines illusions pleines de périls. Quelles sont ces illusions ? Nous en croyons trouver trois principales : on se trompe sur la nature de l'avarice ; on se trompe sur le jugement que Dieu en porte ; on

<sup>1</sup> L'auteur de ce discours s'est beaucoup servi en le composant d'un ouvrage anglais fort remarquable et qui a fait beaucoup de bien dans le pays où il a paru : *Mammon, or Covetousness, the sin of the Church* (Mammon, ou l'amour de l'argent, le péché de l'Église), par Harris.

se trompe enfin sur l'empire qu'elle exerce parmi les hommes. De là le plan de cette méditation : nous ferons voir ce que c'est que l'avarice, combien elle est criminelle et combien elle est générale.

On se trompe sur la nature de l'avarice. La faute en est moins à nous qu'à notre langage, qui n'est pas d'accord avec celui de l'Écriture. On a coutume d'appeler avare un homme qui, aimant l'argent pour l'argent, ne songe qu'à l'amasser, sans en faire jouir les autres et sans presque en jouir lui-même. Faut-il s'étonner après cela si habitués dès l'enfance à cette façon de parler, nous l'attribuons involontairement à l'Écriture, et si nous ne voyons dans l'avare qu'elle condamne que celui dont le monde lui-même réproouve la parcimonie ? Je dis involontairement ; et pourtant nous avons un secret motif pour l'entendre ainsi. Car cette sorte d'avarice étant heureusement assez rare, et ne pouvant être reprochée à la plupart d'entre nous, nous nous mettons par là hors de cause et nous avons la satisfaction de pouvoir nous dire : Je ne suis pas cet homme-là. Mais prenez-y garde ; ce serait vous rassurer sur un mot, et sur un mot mal compris. L'avare de la langue française est un, et l'avare de la Bible est un autre. Non-seulement la Bible ne restreint pas ce nom au sordide *entasseur*, mais à peine s'occupe-t-elle de lui. Vous n'en trouverez pas dans nos livres saints une seule description bien caracté-

risée<sup>1</sup> ; c'est dans les écrits apocryphes<sup>2</sup>, c'est chez les auteurs profanes<sup>3</sup>, c'est sur un théâtre qu'il faut la chercher. Sans doute, l'Esprit de Dieu a compté sur la raison humaine pour faire justice d'un péché si grave, dirai-je ? ou d'un travers si criant. Cette avarice-là est un scandale, une folie, une maladie<sup>4</sup> ; le monde a trop à en souffrir pour la tolérer jamais ; aussi traite-t-il ceux qui en sont atteints plus sévèrement qu'il ne ferait un libertin ou un impie.

L'avarice dont le Seigneur nous exhorte à nous garder est tout autre chose. Jugez-en, soit par la circonstance qui lui a fourni l'occasion de cet avertissement, soit par la parabole où il le met en exemple. Un homme venait de dire au Seigneur : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. » Quelle marque d'avarice y aurait-il dans cette requête, si

<sup>1</sup> Le passage qui s'en rapproche le plus est Ecclés. IV, 8 : « Il y a tel qui est seul et qui n'a point de second, qui aussi n'a ni fils ni frère, et qui cependant ne met nulle fin à son travail. Même son œil ne voit jamais assez de richesses, et il ne dit point en lui-même : Pour qui est-ce que je travaille, et que je prive mon âme du bien ? »

<sup>2</sup> Ecclésiastique XIV : « Les richesses ne conviennent point à un homme chiche. Celui qui fait tort à sa propre vie pour amasser, amasse pour les autres, qui feront grande chère de ses biens. Celui qui ne vaut rien pour soi, à quoi sera-t-il bon ? il ne recevra point de plaisir de ses biens. Il n'y a nul pire que celui qui porte envie à soi-même ; et c'est le salaire de sa malice... Mon enfant, selon que tu as de quoi, traite-toi bien, et présente oblation au Seigneur... Ne te prive point de bon temps, et que ce qui se peut justement désirer ne passe point que tu n'en aies ta part. »

<sup>3</sup> Théophraste a fait, dans ses *Caractères*, trois tableaux de l'*avare*. Ils sont pris tous les trois sur l'*entasseur*, et ne diffèrent entre eux que par des nuances presque imperceptibles.

<sup>4</sup> Ainsi en a jugé le bon sens populaire : notre mot *ladre* signifie primitivement *lépreux*.

l'on ne donnait le nom d'avarice qu'à une parcimonie sordide? Et encore, où serait alors l'avarice du riche de la parabole que le Seigneur nous représente se parlant ainsi à lui-même : « J'abattrai mes greniers ; j'en bâtirai de plus grands ; j'y rassemblerai tous mes revenus et mes biens. Puis je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années : repose-toi, mange, bois, réjouis-toi. » Ce n'est pas là le langage de l'épargne excessive, c'est celui d'une prodigalité égoïste. Aussi le Seigneur, faisant l'application de cette parabole à ses disciples, les prémunit-il, non contre la parcimonie, mais contre les soucis de la vie et la soif des richesses.

Pour découvrir la véritable pensée du Seigneur et de la Bible sur l'avarice, il ne faut que recourir aux textes originaux, précaution que ne sauraient trop prendre les interprètes des Écritures et qui souvent en apprend plus que beaucoup de recherches. Les mots de la Bible que nos versions ont rendus par celui d'*avare* ou d'*avarice* sont au nombre de trois. Le premier signifie *un homme adonné au gain*, et peu scrupuleux en général sur les moyens de se satisfaire<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette dernière idée ne semble pourtant pas être essentielle au terme hébreu qu'on explique ici ; car si elle l'était, l'épithète qui lui est associée dans Habac. II, 9 : « Malheur à celui qui est adonné au gain *mauvais*, » serait oiseuse. On a peine à croire aussi que ce soit de l'amour du gain *dés-honnête* que le Psalmiste ait prié Dieu de le préserver, Ps. CXIX, 36 ; c'est plutôt de l'amour du gain en général, et l'on doit traduire ce verset de la manière suivante : « Incline mon cœur à tes témoignages et non point

Le second signifie proprement *un homme qui souhaite toujours d'avoir davantage*; c'est le mot employé dans notre texte <sup>1</sup>. Enfin le troisième signifie simplement *un ami de l'argent* <sup>2</sup>. Ainsi quand nous lisons dans la Bible française : « Les pharisiens qui étaient *avares* se moquaient de lui <sup>3</sup>, » « que l'évêque ne soit point *avare* <sup>4</sup>, » « que vos mœurs soient sans *avarice* <sup>5</sup>, » on lit dans l'original : « Les pharisiens qui étaient *amis de l'argent* se moquaient de lui, que l'évêque soit *non ami de l'argent*, que vos mœurs soient *non amies de l'argent* <sup>6</sup>. » Ainsi encore, dans cette hideuse peinture que saint Paul a tracée des derniers jours <sup>7</sup>, les traits suivants, « idolâtres d'eux-mêmes, *avares*, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu, » répondent à divers mots grecs qui signifient littéralement « amis de soi, *amis de l'argent*, amis du plaisir « plutôt qu'amis de Dieu. » Voici donc la Bible nous

à l'amour du gain. » Cette distinction est perdue dans nos versions qui ont rendu partout ce mot hébreu par *adonné au gain déshonnéte*, quand elles ne l'ont pas rendu par *avare*. On le trouve Exode XVIII, 21; Ps. X, 3; Jér. VI, 13; VIII, 10; etc.

<sup>1</sup> On le trouve encore Rom. I, 29; 1 Cor. V, 10; 1 Thess. II, 5; Éphés. V, 5; Col. III, 5; Marc VII, 22; où nos versions le traduisent ainsi : « Mauvaises pratiques pour s'emparer du bien d'autrui. » Il n'est guère que la traduction grecque du mot précédent qui est hébreu. Aussi les Septante ont-ils rendu plus d'une fois l'un par l'autre.

<sup>2</sup> Il existe en hébreu et en grec. On le trouve une fois dans l'Ancien Testament (Eccl. V, 10), et souvent dans le Nouveau.

<sup>3</sup> Luc XVI, 14. — <sup>4</sup> 1 Tim. III, 3. — <sup>5</sup> Hébr. XIII, 5.

<sup>6</sup> Le même mot est employé également dans 1 Tim. VI, 10, et c'est le seul endroit où nos versions l'aient traduit *amour de l'argent*, sans qu'on puisse voir pourquoi elles se sont écartées de l'usage qu'elles ont suivi partout ailleurs.

<sup>7</sup> 2 Tim. III, 2-4.

éclaircissant elle-même de ce qu'il faut entendre par un avare<sup>1</sup>. Un avare, c'est un ami de l'argent; l'avarice, c'est l'amour de l'argent. Tout s'explique maintenant dans notre texte. Cet homme qui veut que Jésus oblige son frère à partager avec lui l'héritage est avare, il est ami de l'argent; ou il n'eût pas interrompu « les paroles de la vie éternelle » qui sortaient de la bouche du Seigneur pour l'entretenir des petits intérêts de sa fortune. Le riche de la parabole est avare, il est ami de l'argent; ou il serait moins jaloux d'amasser pour lui-même que d'être riche en Dieu. Les disciples, à leur tour, eussent péché par avarice, par amour de l'argent, s'ils se fussent abandonnés à l'inquiétude ou s'ils eussent cherché leur trésor ici-bas.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que l'ami de l'argent, tel que l'entend la Bible, c'est un homme qui aime l'argent avec excès, comme un ami du plaisir est un homme que l'amour du plaisir entraîne. L'argent a une valeur réelle qu'un homme sage ne saurait méconnaître. Telle est la condition de la société humaine que l'argent y est la clef de toutes les jouissances et de tous les avantages. L'argent est un monde condensé. Qui a de l'argent tient en quelque sorte

<sup>1</sup> Il faut convenir que les mots que nous traduisons *avare* et *avarice* seraient plus exactement rendus par *cupide* et *cupidité*. La version anglaise met *covetous* (convoiteux) et *covetousness* (convoitise). Quant au mot anglais *miser*, qui s'applique proprement à l'entasseur, on ne le trouve pas une seule fois dans toute cette version.



enfermé dans sa caisse tout ce que ses yeux peuvent souhaiter, des champs, des maisons, le manger et le boire, les moyens de se divertir comme ceux de s'instruire, et jusqu'à l'opinion et à la faveur de ses semblables. Cet ordre est dans la nature, et nous pouvons d'autant moins songer à le blâmer qu'il a pour lui l'autorité de la Parole de Dieu. « La sagesse est bonne  
« avec un héritage (ou autant qu'un héritage); car on  
« est à couvert à l'ombre de la sagesse de même qu'à  
« l'ombre de l'argent <sup>1</sup>. » « On apprête la viande pour  
« se réjouir et le vin égaye les vivants, et l'argent  
« répond à tout <sup>2</sup>. » Il répond, non-seulement à notre bien-être, mais à des besoins impérieux, mais à des obligations sacrées. Le désirer, c'est une chose aussi innocente que de vivre; mais de l'attachement légitime à l'attachement extrême, le passage est court et glissant. En voyant cette vertu irrésistible avec laquelle l'argent attire tout à soi, on se laisse aller à la tentation de le poursuivre comme le premier des biens, et tout ce qu'il y a dans le cœur d'amour pour le monde se concentre et se cache dans l'amour de l'argent. On commence par l'aimer pour les avantages qu'il procure, et puis on apprend insensiblement à l'aimer pour lui-même, ou, si vous voulez, pour des usages imprévus auxquels on se flatte de l'appliquer dans un

<sup>1</sup> Eccl. VII, 11, 12. On lit encore Prov. XIV, 24 : « Les richesses des sages sont leur couronne. »

<sup>2</sup> Eccl. X, 19.

temps à venir qu'on ne verra peut-être jamais. On sait éviter certaines extrémités et l'on ne passe pas pour un avare dans le monde, mais on n'en est pas moins dominé par la soif des richesses ; c'est là qu'on a mis son cœur. Cette convoitise se communique de proche en proche comme une maladie contagieuse ; les hommes la nourrissent les uns chez les autres, et plus d'un regard échangé sans paroles semble dire : « Savourez et voyez combien *l'argent* est bon ! » Ainsi se forme et se développe par degrés un amour de l'argent qui passe les bornes, qui assujettit la piété au lieu de se laisser régler par elle, et qui fait de celui qui le possède, selon une expression du Seigneur, « un serviteur de Mammon. »

Cet amour de l'argent prend des formes diverses et change de nom devant les hommes, sans en changer devant Dieu qui regarde au cœur. L'un aime l'argent pour le garder ; c'est *l'avare proprement dit*, l'avare selon le monde. Il saura peut-être fuir certaines apparences pour éviter ce titre honteux ; mais on sent que le séparer de son trésor, c'est lui arracher une partie de son être, et il dirait volontiers de l'argent ce que Dieu a dit du sang : « *L'argent*, c'est la vie. » Les avares de ce caractère sont moins rares qu'on ne pense ; mais ils sont habiles à se cacher, et souvent le secret de leur parcimonie ne se dévoile qu'après leur mort. Un second aime l'argent pour le dépenser ; c'est *l'avare prodigue*. Car on peut être à la fois avare et

prodigue, non sans doute au sens de notre idiome, mais au sens de la Bible ; le prodigue doit même nécessairement être ami de l'argent, parce qu'il lui en faut plus qu'à d'autres. Ces deux dispositions, loin de s'exclure, s'entretiennent mutuellement, la prodigalité tenant l'amour de l'argent toujours en haleine, et l'amour de l'argent pourvoyant la prodigalité de son pain quotidien. Aussi un historien qui connaissait bien les hommes a-t-il peint en ces deux traits un grand criminel : « Convoiteux du bien d'autrui et prodigue « du sien<sup>1</sup>. » Un troisième aime l'argent pour l'acquérir ; c'est l'*avare ambitieux*. Ce n'est pas le désir d'entasser qui domine chez lui, ce n'est pas même celui de dépenser ; mais le plaisir de ses yeux et l'orgueil de son cœur est de voir des flots d'or lui passer par les mains. De ces trois formes de cupidité, la cupidité parcimonieuse est plus spécialement le vice de la vieillesse, la cupidité prodigue celui de la jeunesse et la cupidité ambitieuse celui de l'âge mûr. Au reste, l'avarice est de toutes les conditions. Un riche qui fait dépendre son bonheur de sa fortune et qui souhaite constamment d'y ajouter, « moins riche de ce qu'il « possède que pauvre de ce qu'il n'a pas, » est ami de l'argent, est avare. Mais un pauvre ne l'est pas moins, s'il ne peut se faire à la condition qui lui a été assignée de Dieu, et si son cœur court après la fortune comme après le souverain bien. Le fond est le même chez ces

<sup>1</sup> Salluste, parlant de Catilina.

deux hommes ; et l'on peut aisément prévoir que si l'un des deux venait à succéder à la position de l'autre, il en prendrait aussi les sentiments. En un mot, l'avarice, c'est la cupidité sous toutes les formes possibles et dans toutes les situations ; c'est l'égoïsme appliqué à l'argent.

Si l'avarice, telle qu'on a coutume de l'entendre parmi nous, n'est pas très commune, tout le monde conviendra que l'avarice, telle que nous venons de la définir d'après la Bible, l'est beaucoup plus. Mais est-elle donc si coupable ? et d'où vient cette exhortation si vive : « Voyez et gardez-vous de l'avarice ? »

On se trompe sur le jugement que Dieu porte de l'avarice. On est libre, après tout, pense-t-on, de s'enrichir autant qu'on le peut, et de faire ensuite ce qu'on veut de son bien. Là-dessus on se livre à l'avarice. On ne se livrerait pas à l'intempérance ou au vol ; mais il semble que l'avarice soit un péché d'un ordre tout différent. Tandis que ces autres vices jettent un éclat honteux qui blesse tous les regards, tandis qu'ils entraînent après eux des désordres qui troublent le repos de la société et la paix des familles, l'avarice a quelque chose de plus prudent et de plus rangé ; elle redoute le bruit et le scandale ; elle prend en général des allures honnêtes, estimables même selon le monde, qui la décore volontiers des noms d'ambition généreuse, d'industrie utile ou de louable économie. J'ac-

corderaï plus encore : l'avare peut avoir des habitudes religieuses, il peut donner l'exemple du respect pour le culte et pour la Parole de Dieu. « L'amour de l'argent, » a dit un penseur chrétien, « est presque le seul vice auquel on puisse se livrer tout en gardant les apparences de la piété. » Mais savez-vous la conséquence qu'il en tire ? la voici : « Il y a tout lieu de penser que de tous les péchés c'est celui qui perdra le plus grand nombre de personnes faisant profession de servir Dieu <sup>1</sup>. » Car, comme le disait Jésus-Christ aux pharisiens, « ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu <sup>2</sup>. » Pesez bien cette parole. Elle se rapporte directement à notre sujet. Jésus-Christ venait d'expliquer, par la parabole de l'économe infidèle, l'usage qu'un homme pieux doit faire des richesses ; il avait terminé en déclarant que nul ne peut servir Dieu s'il est possédé de l'amour de l'argent. « En entendant ces choses, les pharisiens, qui étaient amis de l'argent, » et qui n'en passaient pas moins pour des modèles de dévotion, « se moquaient de lui. » C'est alors que le Seigneur leur donne cet avertissement solennel : « Pour vous, vous êtes de ceux qui se justifient devant les hommes ; mais Dieu connaît vos cœurs. Car ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu. »

Ainsi, quelque jugement qu'en porte le monde, la

<sup>1</sup> Andrew Fuller. — <sup>2</sup> Luc XVI, 15.

vertu et la piété de l'ami de l'argent n'est, selon Jésus-Christ, qu'une abomination devant Dieu. Et pourquoi ? parce que « Dieu connaît les cœurs. » Sous ces apparences honnêtes, sous cette enveloppe religieuse, il découvre dans le cœur de l'avare un abîme d'iniquité. Qu'est-ce en effet que l'amour de l'argent, sinon Dieu détrôné et Mammon mis en sa place ? L'avare aime Mammon, comme il devrait aimer Dieu, « de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force et de toute sa pensée. » Il fait plus : il se confie en Mammon, au lieu de s'appuyer sur l'Éternel. Tandis que le vrai disciple de Jésus-Christ « met son espérance, non dans l'incertitude des richesses, mais au Dieu vivant qui nous donne toutes choses abondamment pour en jouir, » l'avare « s'estime heureux en faisant du gain, et méprise l'Éternel<sup>1</sup> ; il a mis son espérance dans l'or ; il a dit au fin or : Tu es ma confiance<sup>2</sup>. » C'est pour cela que le Saint-Esprit

<sup>1</sup> Ps. X, 3. Littéralement, « il bénit, » ou « il se bénit, en faisant du gain ; » ce qui est expliqué par Zach. XI, 5. C'est l'interprétation la plus naturelle de ce passage, bien qu'on puisse défendre celle qui a été adoptée dans nos versions et qui s'éloigne peu de l'autre pour le fond de la pensée. « Le méchant estime heureux l'avare et irrite l'Éternel. » Rapprochez de ce trait ces mots de la prière d'Agur : « De peur qu'étant rassasié, je ne te renie et ne dise : Qui est l'Éternel ? » (Prov. XXX, 9.) Rapprochez-en aussi la conduite de ces pharisiens qui écoutaient parler le Seigneur sur l'amour de l'argent, et qui « se moquaient de lui. »

<sup>2</sup> Job XXXI, 24. Il est à remarquer que Job nomme dans cet endroit l'idolâtrie immédiatement après l'avarice, comme s'il voulait donner à entendre que celle-ci conduit aisément à celle-là et que l'une et l'autre tiennent à un principe commun. Cette pensée a fourni à Chalmers l'exorde de son sermon sur l'amour de l'argent (*Commercial discourses*). J'ai connu un homme qui, pressé de contribuer pour l'établissement du culte

appelle l'avare « un idolâtre<sup>1</sup>, » et l'avarice « une idolâtrie<sup>2</sup>. » Aussi le Seigneur déclare-t-il l'amour de l'argent absolument incompatible avec l'amour de Dieu. « Nul ne peut servir deux maîtres, » a-t-il dit en plus d'une occasion, « car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre; vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » Cette incompatibilité est si véritable qu'elle se trahit par les excuses mêmes de l'ami de l'argent; il ne peut justifier son avarice qu'en donnant à entendre qu'il a renié la foi. Ma fortune est à moi; je suis libre d'en faire ce que je veux. Votre fortune est à vous! vous êtes libre d'en faire ce que vous voulez! Mais avez-vous donc renoncé le maître qui vous a racheté? Tout ce que vous avez n'appartient-il pas à Jésus-Christ? Ne lui appartenez-vous pas vous-même? Si votre esprit ni votre corps ne sont plus à vous<sup>3</sup>; si vous devez abandonner pour Christ, votre père et votre mère, votre femme et vos enfants, et même votre propre vie<sup>4</sup>, votre argent est-il si saint qu'il doive être excepté tout seul de ce sacrifice universel? Votre fortune est à vous! vous êtes

dans une ville étrangère, répondit : « Mon Dieu, à moi, c'est l'argent; » voilà le fond de la pensée de l'avare, quoiqu'il soit rare d'en trouver qui en conviennent aussi naïvement.

<sup>1</sup> Éph. V, 5.

<sup>2</sup> Col. III, 5. D'autres traduisent « l'intempérance » au lieu de l'avarice, et dans Éph. V, 5, « l'intempérant » au lieu de l'avare. Mais les raisons qu'ils allèguent ne nous paraissent pas suffisantes pour qu'on doive s'écarter à la fois des versions reçues et de la signification naturelle des termes employés dans l'original.

<sup>3</sup> 1 Cor. VI, 19, 20. — <sup>4</sup> Luc XIV, 26.

libre d'en faire ce que vous voulez ! Et pourquoi un second ne dirait-il pas : Mon esprit est à moi ; je suis libre de l'appliquer à des pensées qui le pervertissent ou à des soins qui le corrompent ? ou un troisième : Mon corps est à moi, et je suis libre « d'appliquer mes membres à la souillure et à l'iniquité ? » Non, dit l'Apôtre, car « vos corps sont les membres de Christ<sup>1</sup> ; » et je dis après lui : Non, car votre fortune est le trésor de Christ. Il en est le vrai possesseur ; vous n'en êtes que l'économe, et vous êtes tenu de n'en user que pour son service. Qui en agit autrement est infidèle, au jugement du Seigneur<sup>2</sup>, tout aussi infidèle que l'économe de la parabole qui dissipe des biens commis à sa loyauté. Votre fortune est à vous ! vous êtes libre d'en faire ce que vous voulez ! Prenez-y garde. Vous n'avez qu'une manière de légitimer cette prétention, c'est de rompre avec Jésus-Christ. Ce n'est pas à vous à faire les conditions de votre alliance avec lui ; il les a faites, et vous les trouvez écrites dans saint Luc : « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il a, il ne peut être mon disciple<sup>3</sup>. » Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. L'amour de l'argent est une séparation du cœur d'avec le Seigneur, une idolâtrie, une abomination devant Dieu.

Tel arbre, tel fruit. Vous venez de voir l'amour de l'argent dans le cœur, voyez maintenant les œuvres qu'il enfante. « L'amour de l'argent, » dit le Saint-Es-

<sup>1</sup> 1 Cor. VI, 15. — <sup>2</sup> Luc XVI, 12. — <sup>3</sup> Luc XIV, 33.



prit, « est la racine de tous les maux <sup>1</sup>. » Si nous voulions traiter ce sujet dans toute son étendue, ce serait la matière d'un livre, non d'un discours ; bornons-nous à parler de ce que l'avarice a fait, dans tous les temps, contre l'avancement du règne de Dieu dans le monde.

J'ouvre l'Ancien Testament, et dans cette multitude de crimes par lesquels les hommes ont traversé, autant qu'il était en eux, les plans de Dieu pour le salut des nations, j'en trouve beaucoup, et des plus noirs, qui ne sont dus qu'à l'amour de l'argent. Qui pousse Balaam à s'endurcir contre les avertissements du Seigneur, contre le cri de sa conscience, contre l'épée nue de l'ange, contre la voix miraculeuse d'un stupide animal, et à tenter tour à tour des enchantements impies ou d'infâmes séductions pour fermer au peuple élu le chemin de la terre promise ? l'amour de l'argent. Qui pousse Hacan à dérober de l'interdit, à transgresser l'ordre du Ciel, à braver ses menaces, et à faire descendre sa colère sur les armes victorieuses d'Israël ? l'amour de l'argent. Qui pousse Guéhazi à scandaliser la foi naissante de Naaman, à rendre inutile le désintéressement d'un saint prophète, à le faire soupçonner peut-être d'hypocrisie ? l'amour de l'argent. Qui a fait en Israël ces magistrats prévaricateurs, ces juges d'iniquité, ces prophètes de mensonge, qui n'ont conduit le peuple de Dieu que pour l'égarer et pour « détruire « le chemin de ses sentiers ? » l'amour de l'argent.

<sup>1</sup> 1 Tim. VI, 10.

Passons au Nouveau Testament ; nous y verrons le mal croître et prendre un caractère plus odieux. A peine Jésus a-t-il commencé son œuvre, l'avarice se lève contre lui ; elle se trouve partout sur son chemin, elle lui dispute chaque pas qu'il fait. Elle le méconnaît et l'abandonne, dans la personne du jeune riche ; elle excite sa sainte colère, dans la personne des vendeurs du temple ; elle le hait, elle le raille, elle le persécute, dans la personne des pharisiens ; et dans la personne de Judas, elle décime le fruit de sa charité pour les pauvres, elle convoite l'honneur destiné à sa sépulture, elle le trahit, elle le livre, elle le vend. Crime prophétique, qui jette une triste lumière sur l'avenir de l'Église de Jésus-Christ ! Celle de nos convoitises qui a vendu pour trente pièces d'argent le sang du Fils de Dieu, est aussi celle qui se montrera la plus active pour priver les hommes du bienfait ineffable de ce sang répandu ; car elle s'opposera également au salut de l'individu, à la fidélité de l'Église et à la conversion du monde.

Au salut de l'individu. Un homme ne peut se tourner vers le Seigneur que l'avarice ne soit là, comme en embuscade perpétuelle, pour contrarier son dessein, depuis ses premières impressions religieuses jusqu'au période le plus avancé de sa foi. N'est-il encore qu'appelé du Seigneur et convié au grand festin ? L'avarice persuade à deux conviés sur trois de s'excuser en disant, « j'ai acquis un héritage, » ou « j'ai

« acheté cinq couples de bœufs<sup>1</sup>. » A-t-il prêté l'oreille à la vérité et reçu la bonne semence dans son cœur ? L'avarice y cultive tout auprès les épines ; bientôt « les « soucis de ce siècle et la tromperie des richesses » menacent « d'étouffer la parole et de la rendre infructueuse<sup>2</sup>. » A-t-il pénétré plus avant et marché quelque temps dans les voies de la piété ? L'avarice ne désespère point encore de l'en détourner, et de l'ajouter à ces « quelques-uns qui, possédés de l'amour de l'argent, se sont égarés de la foi<sup>3</sup>. » Heureux si, « prenant l'armure complète de Dieu, » il sait « résister « au mauvais jour et tenir ferme après avoir tout surmonté ! » Heureux s'il n'imité pas ces voyageurs imprudents que Bunyan nous peint délaissant, sur l'invitation de Démas, la route de la sainte cité, pour aller visiter une mine d'argent au coteau du lucre<sup>4</sup> ! « Que leur advint-il alors ? poursuit le spirituel écrit « vain. Tombèrent-ils dans le puits, en regardant par « dessus le bord ? ou descendirent-ils dans la mine « pour la creuser ? ou furent-ils asphyxiés par les « vapeurs qui s'en exhalent ? Je l'ignore. J'ai remarqué « seulement ceci, c'est qu'on ne les a jamais revus « dans le chemin. »

L'amour de l'argent ne s'oppose pas moins à la fidélité de l'Église. Ah ! qui ne connaît l'histoire de l'Église chrétienne ? Qui ne sait la funeste influence

<sup>1</sup> Luc XIV, 18, 19. — <sup>2</sup> Matth. XIII, 22. — <sup>3</sup> 1 Tim. VI, 10.

<sup>4</sup> Dans le *Voyage du Chrétien*.

que l'avarice a exercée sur son développement, sur son organisation, sur sa discipline, sur ses doctrines elles-mêmes? Qui ne sait que, foulant aux pieds la maxime de son fondateur, « vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement, » l'Église en est venue à trafiquer tellement de la vérité de Dieu, de ses promesses et de ses menaces, du paradis et de l'enfer, de la sainteté et du péché, que son nom est devenu dans le langage des hommes le type de la vénalité? Mais il y aurait trop à dire sur le mal que l'amour de l'argent a fait dans l'Église, ne parlons que du bien qu'il a empêché de faire. L'Église a été plantée au milieu du monde pour le bien du monde. Dépositaires de la vie éternelle, les chrétiens doivent la communiquer tout autour d'eux et jusqu'aux extrémités de la terre; l'Église est missionnaire-née auprès de tout le genre humain. Elle le comprit à sa naissance; et cet ange de l'Apocalypse qui vole par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel, est une fidèle image de l'ardeur avec laquelle les premiers disciples travaillèrent à gagner de nouveaux royaumes à Jésus-Christ. Mais pourquoi cette ardeur vint-elle à se ralentir de siècle en siècle? Pourquoi une si glorieuse conquête s'est-elle arrêtée, a-t-elle reculé et a-t-elle fini par se renfermer dans une petite portion de notre globe? Pourquoi les nations mêmes au sein desquelles Dieu a rallumé l'antique foi, ont-elles eu besoin de près de trois cents ans pour sentir ce qu'elles doivent aux peuples païens?

Hélas ! et pourquoi cette sainte cause qui devrait avoir pour elle la chrétienté tout entière, trouve-t-elle encore aujourd'hui parmi nous tant de cœurs hostiles ou indifférents ? Un père de l'Église, saint Cyprien, va nous répondre, et vous jugerez si ce qu'il écrivait au troisième siècle de l'ère chrétienne ne s'applique point au nôtre. « Chacun, dit en gémissant le saint martyr, « chacun s'attache à accroître son patrimoine ; et, « oubliant ce que faisaient les fidèles du temps des « apôtres et qu'on devrait faire toujours, les chrétiens « ont pour passion dominante un désir insatiable « d'augmenter leur fortune. » Où trouver alors, et cette puissante préoccupation pour le salut des hommes qui peut seule enfanter les missions, et ces généreux sacrifices qui les peuvent seuls soutenir ? Aussi l'œuvre est abandonnée ou tout au moins négligée ; et quelle œuvre, ô mon Dieu ! Le monde périssait dans la famine, dans la famine de la parole de Dieu. Les compassions de Dieu s'étaient émues. Le message de grâce était tout prêt. L'Église était chargée de le porter sous tous les climats, sans se reposer tant qu'il y aurait sur la terre un peuple, une famille, un homme à qui la bonne nouvelle ne fût point parvenue. L'Église fut fidèle un temps ; mais l'esprit du siècle revint et paralysa son activité. Le mal est-il moins pressant ? Non. Mais l'Église a d'autres soins ; elle est occupée comme le monde, à acheter, à vendre et à gagner. Elle est trop fidèle à Mammon pour pouvoir l'être au Seigneur !

L'avarice de l'Église fait encore un autre mal. Non contente d'empêcher l'Église d'évangéliser le monde, elle scandalise le monde par l'Église. Jugez-en, mes chers frères. Que l'homme du monde donne son cœur à l'argent qui est la clef du monde, c'est à quoi l'on devait s'attendre ; mais vous, chrétiens, ayant cru à l'Évangile, vous en avez sans doute adopté l'esprit ; c'est dans le ciel que vous amassez votre trésor. Et cherchant premièrement le royaume de Dieu et sa justice, tout autre intérêt vous touche faiblement auprès de la seule chose nécessaire. Oh ! si le détachement qui respire dans vos maximes eût passé dans vos mœurs ! Votre exemple n'eût-il pas excité parmi les hommes une sainte émulation, semblable à celle qu'inspirait autrefois aux païens la foi des martyrs ? et le monde, vous voyant faire le sacrifice entre tous qu'il comprend le moins, n'eût-il pas « confessé que « Dieu est véritablement parmi vous ? » Mais qu'est-il arrivé ? Le monde vous a entendus parler en chrétiens, et vous a vus continuer d'agir comme il fait lui-même. Il vous a vus tout aussi attachés à l'argent que les autres, tout aussi empressés pour l'acquérir, tout aussi lents à vous en séparer. Et que voulez-vous qu'il pense, je ne dis pas de vous, ce serait peu, mais de l'Évangile ? Cet Évangile, avec tous ses préceptes et toutes ses promesses, n'a donc pas plus de pouvoir pour détacher les cœurs de la terre que les leçons de la philosophie ? La foi, la grâce, la vie nouvelle, tout

est soupçonné d'impuissance, « le sel a perdu sa saveur. » Tant il est vrai que l'amour de l'argent fait la guerre à l'œuvre de Jésus-Christ, comme il l'a faite à Jésus-Christ lui-même; séduisant l'individu, corrompant l'Église et scandalisant le monde.

Aussi, voyez quelle condamnation Dieu réserve à l'avare. Elle commence à le frapper dès cette vie. Il se punit déjà par son iniquité même; nulle convoitise ne rend plus misérable ceux qui en sont possédés. Salomon nous montre l'ami de l'argent ne pouvant se rassasier avec l'argent, ses soucis croissant avec sa fortune, chacun jouissant de son bien excepté lui-même, le sommeil fuyant loin de ses yeux, « sa vie « se consumant dans les ténèbres et son mal allant « jusqu'à la fureur <sup>1</sup>. » Saint Paul nous le fait voir à son tour « se transperçant lui-même de beaucoup de « douleurs <sup>2</sup>; » et le Seigneur nous dit tout là-dessus dans cette parole si simple, mais si profonde, qui suit notre texte : « Il n'a pas la vie par ses biens. » Que s'il manque quelque chose à ce châtiment que l'ami de l'argent s'inflige de ses propres mains, la justice divine se charge de le suppléer. Le mercenaire Balaam perd jusqu'à cette vile récompense dont l'appât l'avait séduit, « l'Éternel l'ayant empêché d'être récompensé, » et périt « passé au fil de l'épée. » Le cupide Hacan, « troublé par l'Éternel pour avoir troublé son peuple, » meurt enseveli sous les pierres

<sup>1</sup> Ecclés. V, 10-17. — <sup>2</sup> 1 Tim. VI, 10.

avec tout ce qui lui appartient, et avec ce trésor même qui l'avait tenté. L'infidèle Guéhazi fait entrer dans sa maison la lèpre de Naaman avec ses présents, et transmet à la fois à sa postérité le double héritage de sa fortune et de son fléau. Et Judas, le perfide Judas, dévoré de remords, hélas ! mais non touché de repentir, jette son argent dans le temple, se donne deux morts à la fois, porte sur son cadavre mutilé le sceau de la vengeance céleste, et « s'en va en son lieu. »

Dans quel lieu ? Quel est le partage éternel de l'avare ? Vous pensez que l'amour de l'argent n'est qu'une de ces infirmités que Dieu tolère chez ses enfants ; apprenez de Dieu lui-même que c'est un de ces péchés qui excluent de son royaume. Vous nous taxeriez d'exagération et d'injustice, si nous mettions l'avare sur la même ligne que l'ivrogne ou le ravisseur ; apprenez que Dieu associe l'avare, je dis l'avare de la Bible, l'ami de l'argent, l'avare tel qu'il y en a tant, Dieu l'associe à l'ivrogne, au ravisseur et à de plus criminels encore. Allez chercher dans l'Écriture ces listes affreuses des péchés les plus détestables ; à peine en pourrez-vous trouver une où l'avare ait été oublié. Nous l'avons vu, l'avarice est parmi les péchés qui doivent caractériser l'apostasie prédite pour les derniers temps : « Les hommes seront amis d'eux-  
« mêmes, amis de l'argent, vains, orgueilleux, blas-  
« phémateurs, désobéissants à leurs pères et à leurs



« mères, ingrats, profanes, sans affection naturelle, « sans fidélité, calomniateurs, incontinents, cruels, « ennemis des gens de bien<sup>1</sup>, traîtres, téméraires, « enflés, amis du plaisir plutôt qu'amis de Dieu, ayant « l'apparence de la piété mais en ayant renié la force<sup>2</sup>. »

Quand saint Jude, peignant les faux docteurs qui séduisaient l'Église, rassemble dans un seul verset les noms de trois des plus grands coupables que la terre ait portés, l'avare Balaam figure entre le meurtrier Caïn et le rebelle Coré<sup>3</sup>. Quand saint Paul recueille dans un hideux tableau les vices qui dominent parmi les païens, l'avarice est nommée des premiers<sup>4</sup>. L'avare est de ces pécheurs qui ne doivent pas être supportés dans l'Église, et que le fidèle doit repousser de son commerce et de sa table s'ils font profession de piété : « Si quelqu'un qui se nomme frère est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant<sup>5</sup>, ou « ivrogne, ou ravisseur, vous ne devez pas même « manger avec un tel homme<sup>6</sup>. » Enfin l'avare paraît en son rang sur ce honteux catalogue où le Saint-Esprit signale à l'Église universelle les pécheurs les plus éloignés de Dieu et de son royaume : « Ne savez-vous « pas que les injustes n'hériteront point le royaume « de Dieu? Ne vous trompez pas vous-mêmes. Ni les

<sup>1</sup> Ou « ennemis du bien. »

<sup>2</sup> 2 Tim. III, 2-5. — <sup>3</sup> Jude 11. — <sup>4</sup> Rom. I, 29.

<sup>5</sup> Ou plutôt « outrageux. » Le mot grec suppose quelque chose de violent, d'insultant, que le mot français *médisant* n'exprime pas.

<sup>6</sup> 1 Cor. V, 10.

« fornicateurs, ni les adultères, ni les efféminés, ni ceux qui commettent des péchés contre nature, ni les larrons, ni les avares » (notez la place), « ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs, n'hériteront le royaume de Dieu <sup>1</sup>. » Voici donc l'avare, l'ami de l'argent, qui passe peut-être dans le monde pour un homme moral, pour un homme religieux, le voici qui s'avance au centre de la plus noire compagnie qui fut jamais, donnant la main droite à l'ivrogne et la gauche au larron, avec l'adultère (pour ne pas répéter des noms plus odieux encore), avec l'adultère devant lui et le ravisseur derrière. Marche-t-il vers le royaume de Dieu ? qui l'oserait croire ? Non ; il marche vers le lieu du larron et de l'ivrogne, vers le lieu du ravisseur et de l'adultère, vers le lieu du traître Judas, vers le lieu de Satan et de ses anges. Que l'avare cesse de s'aveugler, qu'il sache du moins ce qu'il fait et où il va. Qu'il ne se flatte pas que la porte s'ouvre devant lui, s'il meurt tel qu'il est ; elle ne s'ouvrira devant lui que le jour où elle s'ouvrira devant l'ivrogne et l'adultère, dont la main y frappe en même temps que la sienne.

Et si votre âme devait vous être redemandée cette nuit même ! Seigneur, préserve-nous de l'avarice ! Serions-nous en danger d'y tomber ? Y aurions-nous vécu ? Y vivrions-nous encore ? Éclaire-moi, Seigneur, et ne me mets pas au rang de ces insensés « qui se

<sup>1</sup> 1 Cor. VI, 10.

« flattent en eux-mêmes quand leur iniquité se présente pour être haïe ! »

On se trompe sur l'empire que l'avarice exerce parmi les hommes. Il n'y a peut-être pas de péché plus ignoré de ceux qui s'y livrent que l'avarice. « Nul ne se confesse du péché d'avarice, » disait un pieux évêque qui avait une longue habitude du confessionnal<sup>1</sup>. L'ivrogne ou l'adultère ne peut se déguiser ses infractions à la loi de Dieu ; l'orgueilleux même ou le vindicatif peut apercevoir et condamner les passions qui le dominent ; mais l'avare ne se connaît presque jamais. L'objet de ces autres convoitises étant mauvais en soi, on les traite en ennemis déclarés ; il n'en est pas de même pour l'amour de l'argent. L'argent est bon en soi ; l'argent est nécessaire pour vivre ; l'argent est utile même pour faire le bien ; de là que d'excuses toutes prêtes ! Eh bien, nous vous renvoyons à votre conscience, mais à une conscience droite et éclairée. Nous ne voulons que vous présenter quelques questions, sur lesquelles nous vous laissons le soin de vous examiner vous-mêmes devant Dieu. Elles porteront sur trois points : les moyens que vous employez pour acquérir de l'argent, l'ardeur avec laquelle vous le recherchez et l'usage que vous en faites.

Les moyens que vous prenez pour gagner sont-ils toujours purs ? Ne vous formalisez pas de cette ques-

<sup>1</sup> Saint François de Sales.

tion ; je ne parle pas de ces moyens qui conduisent au baigne ou à la prison ; mais pour être exempts de crime , les vôtres sont-ils tous légitimes devant les hommes , et surtout devant Dieu ? N'y a-t-il personne parmi vous qui prête de l'argent à un intérêt que la loi du pays défend aussi bien que la charité ? N'y a-t-il point dans votre commerce de ces secrets qu'on rougirait de voir mis au jour ? La fraude est-elle absolument ignorée dans vos affaires ? n'y trouve-t-on ni faux poids , ni fausses mesures , ni faux échantillons , ni fausses taxations de frais , ni rien enfin de ce qui est faux ? Le mensonge est-il banni de vos transactions ? n'avez-vous jamais ni promis ce que vous ne pouviez pas tenir , ni trompé un acheteur sur la qualité de votre marchandise , ou sur sa valeur , ou sur le lieu d'où elle vient ? Ne demandez-vous jamais de ce que vous vendez un prix excessif et que les chances du commerce ne justifient pas ? N'abusez-vous jamais de la position ou de l'ignorance de ceux avec qui vous avez à faire , pour leur imposer des conditions onéreuses et que vous n'accepteriez pas vous-mêmes ? L'amour du gain ne vous a-t-il jamais fait retenir quelque office ou accepter quelque commission qui répugnait à votre conscience ? N'avez-vous jamais exposé le bien d'autrui dans des spéculations aventureuses ? N'avez-vous jamais recueilli le fruit des injustices commises par d'autres , ou refusé une restitution qu'on avait droit de réclamer de vous sans qu'on eût

le pouvoir de vous y contraindre ? Ce qui vous était dû à vous-mêmes, ne l'avez-vous jamais exigé avec rigueur, avec dureté, oubliant l'esprit de cette touchante recommandation de Dieu dans Moïse : « Si tu prends  
« en gage le vêtement de ton prochain, tu le lui ren-  
« dras avant que le soleil soit couché ; c'est sa seule  
« couverture, c'est son vêtement pour sa peau ; où  
« coucherait-il ? » Ne risquez-vous jamais, pour accroître votre fortune ou pour la conserver, des divisions, des querelles de famille, des procès, que vous n'auriez peut-être pas trouvés inévitables si vous vous fussiez rappelé ce qui est écrit : « C'est un défaut que  
« vous ayez des procès entre vous ; que n'endurez-  
« vous plutôt quelque tort ? » Enfin, si vous êtes entièrement étrangers à toutes ces mauvaises pratiques, n'y en a-t-il aucune à laquelle vous auriez eu recours si vous n'eussiez été retenus par la vengeance des lois ou par le frein de l'opinion ? Voyez, examinez. Je ne prétends pas vous juger ; je ne veux que vous aider à vous juger vous-mêmes, devant votre conscience et devant Dieu.

Mais j'admets que vos moyens n'aient rien que d'innocent. La probité n'exclut pas l'avarice. Voici un homme qui est devenu riche par la culture de ses champs ; quel revenu plus honnête ? En voici un autre qui veut le devenir en recevant sa part de l'héritage paternel ; quoi de plus légitime encore ? Jésus-Christ ne les en taxe pas moins d'avarice, parce qu'ils recher-

chent tous deux l'argent avec une ardeur qu'on ne leur voit point pour les choses de Dieu. Ressentez-vous aussi, mon cher auditeur, cette ardeur souveraine pour l'acquisition de l'argent? Faire votre fortune si vous êtes pauvre, ou l'accroître si vous êtes riche, est-ce la pensée qui domine votre vie, celle qui peut seule expliquer vos goûts et vos répugnances, ce que vous faites et ce que vous ne faites pas? Trouvez-vous du temps pour l'exercice d'une profession lucrative, quand vous n'en trouvez pas pour prier Dieu ou pour lire la Bible? Placé dans cette alternative, ou de diminuer votre revenu ou de travailler le Dimanche, quel parti prenez-vous? et si vous vous décidez pour le service de Dieu, portez-vous jusque dans sa maison « un cœur « qui marche après le gain, » et qui dit, comme ces Juifs d'Amos : « Quand ce sabbat sera-t-il passé? » Si vous aviez à choisir entre deux carrières, l'une brillante mais semée de tentations, l'autre plus sûre pour votre âme mais plus modeste, que feriez-vous? pensez-y, que feriez-vous? En présence de cette exclamation du Seigneur : « Combien difficilement ceux qui ont « des richesses entreront-ils dans le royaume de « Dieu ! » avez-vous tremblé de ce que vous êtes riche ou béni de Dieu de ce que vous ne l'êtes pas<sup>1</sup>? Au mo-

<sup>1</sup> Cette question est pour tous, riches ou pauvres. Mais l'endroit de l'Évangile que nous citons ici, Marc X, 23-25, renferme une leçon qui s'adresse plus directement aux riches et qui doit exciter toute leur vigilance. Avoir des richesses, ne perd pas une âme; ce qui la perd, c'est de se confier aux richesses. Mais le premier conduit si facilement au second

ment où je vous parle, dans quelle disposition m'écoutez-vous? Vous dites-vous, dans le secret de votre cœur, que ce sont là des maximes fort bonnes en chaire, mais impossibles à suivre dans la vie réelle; que, pourvu que vous puissiez faire fortune, vous en courrez volontiers les risques, et que tel qui prêche contre l'amour de l'argent pense vraisemblablement comme vous dans le fond? Vos émotions les plus fortes, vos joies les plus vives, vos regrets les plus amers sont-ils pour les faveurs et les revers de la fortune? Un petit gain, un léger dommage vous touche-t-il plus que la satisfaction qui suit une bonne œuvre ou que le malheur d'avoir péché? Soupirez-vous intérieurement après un héritage? pensée délicate et qu'on craindrait d'approfondir<sup>1</sup>. En recherchant une femme, vous informez-vous plus scrupuleusement de ce qu'elle a que de ce qu'elle est? Enfin, que souhaitez-vous plus ardemment, d'être un chrétien éminent en piété, ou d'être un homme plein de richesses? et si vous veniez à servir le Seigneur comme vous servez Mammon, et Mammon comme vous servez le Seigneur, lequel des deux gagnerait au change? Voyez, examinez. Je ne prétends pas vous juger; je

que le Seigneur, qui fait cette importante distinction au v. 24, semble n'y avoir pas songé au v. 23 et l'avoir oubliée au v. 25. Et ce trait du v. 22 : « Il s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens. » C'est le Saint-Esprit qui raconte ainsi. Riches, riches, recevez instruction!

<sup>1</sup> Elle a inspiré à Labruyère cette affreuse réflexion : « Les enfants peut-être seraient plus chers à leurs pères, et réciproquement les pères à leurs enfants, sans le titre d'héritiers. »

ne veux que vous aider à vous juger vous-mêmes.

Cependant, je l'admets encore, on ne remarque pas chez vous cette ardeur extrême pour la poursuite de la fortune; mais quel usage faites-vous de l'argent? Je ne demande pas si vous le dépensez, mais je demande si vous le dépensez utilement, charitablement. Car mon but est de vous faire découvrir, non si vous êtes un *entasseur*, mais si vous êtes un ami de l'argent; et vous pourriez être fort ami de l'argent, nous l'avons vu, tout en le prodiguant pour votre avantage personnel. Le mauvais riche, qui laissait mourir de faim à sa porte le pauvre Lazare, « se traitait lui-même « splendidement tous les jours; » et la main de la prodigalité, ouverte pour la vanité ou pour l'égoïsme, est tout aussi fermée que celle de la parcimonie aux appels de la charité.

Donnez-vous? Le principe de l'Évangile sur l'aumône et les contributions pécuniaires est admirablement expliqué dans une parole de saint Paul, exhortant les chrétiens de Corinthe à secourir ceux de la Judée: « Que votre abondance supplée maintenant à « leur indigence, afin que leur abondance supplée « aussi à votre indigence, et qu'il y ait de l'égalité, « selon qu'il est écrit: Celui qui avait beaucoup n'a « rien eu de trop, et celui qui avait peu n'a manqué « de rien<sup>1</sup>. » Il ne s'agit point ici d'une égalité obligatoire et absolue; les apôtres ne l'ont jamais prêchée;

<sup>1</sup> Ex. XVI, 18. Il s'agit de la récolte de la manne.



l'Église même de Jérusalem ne l'a point pratiquée; et c'est dans des systèmes entièrement étrangers au christianisme qu'il faut aller chercher cette belle chimère, qu'on a faussement attribuée à l'Évangile. Mais Dieu a fait voir, en distribuant inégalement les avantages de la fortune, qu'il compte sur le superflu des uns pour suppléer à la disette des autres; et par cette loi d'amour fraternel, il a voulu pourvoir aux besoins de ceux-ci tout en exerçant la charité de ceux-là.

Eh bien ! mon cher auditeur, êtes-vous entré dans l'esprit de cette loi et la mettez-vous en honneur par votre exemple, ou vous croyez-vous permis de la fouler aux pieds comme le mauvais riche ? Donnez-vous aux pauvres ? Donnez-vous à vos parents, que le Seigneur vous a si spécialement recommandés en disant : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, il a renié la foi et il est pire qu'un infidèle ? » Donnez-vous à ces institutions charitables qui se multiplient dans nos Églises, et qui procurent à ceux qu'elles assistent le pain qui nourrit l'âme avec celui qui nourrit le corps ? Donnez-vous à ces associations religieuses qui caractérisent notre siècle, et qui propagent dans le monde la connaissance du Seigneur et de sa Parole ?

Si vous donnez, comment donnez-vous ? Donnez-vous spontanément et par un besoin de cœur qui vous fait chercher les occasions, ou ne donneriez-vous que gagnés par l'exemple, entraînés par les sollicitations, vaincus par la honte ? Donnez-vous dans le secret, et

goûtez-vous un plaisir particulier à ces bonnes œuvres qui n'ont que Dieu pour témoin ? Il est écrit : « Dieu aime celui qui donne gaiement ; » donnez-vous gaiement ? La visite du collecteur est-elle bienvenue chez vous ? Votre maison est-elle de celles où il entre avec plaisir, ou de celles dont il ne peut franchir le seuil sans avoir remporté une victoire sur lui-même ? L'encouragez-vous par votre accueil, ou commencez-vous par lui dire que l'année est mauvaise, vos affaires peu prospères et les demandes bien multipliées ? Le pauvre collecteur ! Sa tâche eût été digne d'envie dans l'Église de Jérusalem ; mais cette tâche, telle que vous la lui avez faite, vous en chargeriez-vous à sa place ?

Mais surtout, combien donnez-vous ? Votre libéralité a-t-elle été préparée comme une libéralité ou comme une avarice, pour parler avec saint Paul ? Oui, comme une avarice ; le mot employé par saint Paul en cet endroit<sup>1</sup> est le même dont le Seigneur s'est servi dans mon texte. Le don est avarice, quand on le réduit autant qu'on le peut honnêtement, et qu'on y fait moins paraître le désir de répandre que celui de retenir. Donnez-vous de telle sorte que vous puissiez être en exemple, ou vous contentez-vous de donner autant que d'autres qui donnent trop peu ? Si chacun donnait dans la même proportion que vous, la prospérité des institutions pour lesquelles vous contribuez serait-elle

<sup>1</sup> 2 Cor. IX, 5.

assurée, ou leur existence serait-elle mise en péril? Donnez-vous d'après un plan? le règne de Dieu et les intérêts de la charité occupent-ils un chapitre à part dans votre budget, ou n'y consacreriez-vous que ce qui peut vous tomber sous la main, comme vous feriez pour de petites dépenses imprévues? Donnez-vous plus, donnez-vous autant à la charité qu'au superflu, et pourriez-vous nourrir le luxe de vos ameublements ou celui de votre table avec les sacrifices que vous présentez à l'Éternel? Avez-vous, « pour avoir de quoi « donner, » je ne dis pas, « travaillé de vos mains » selon l'exhortation de l'Apôtre, mais seulement triomphé de quelque penchant, pris sur quelque goût, renoncé à quelque plaisir? Je vous épargne, et ne veux pas pousser mes questions aussi loin que je le pourrais, que je le devrais peut-être. Car enfin que penseriez-vous de moi si j'ajoutais : Donneriez-vous votre fortune tout entière si Dieu en demandait le sacrifice? Et pourtant ce sacrifice est demandé au jeune riche de l'Évangile; et parce qu'il ne peut s'y résoudre, il ne peut être disciple de Jésus-Christ; et s'il n'est pas entré plus tard dans d'autres pensées, il n'a pu sauver son âme et il est aujourd'hui en enfer avec le mauvais riche. Jésus-Christ n'impose pas cette obligation à tous, il est vrai, mais la disposition est requise de tous; et qui ne ferait pas, à la place du jeune riche, ce qu'il n'a pas voulu faire, ne peut être un vrai chrétien. Que dites-vous de tout cela? Voyez, examinez. Je ne pré-

tends pas vous juger ; je ne veux que vous aider à vous juger vous-mêmes.

Mais si je ne dois pas juger l'individu, je ne puis fermer les yeux sur l'état de notre société. Je regarde autour de moi ; je considère ce qui se passe, aujourd'hui, dans ce pays, dans cette ville, et je me vois contraint de répondre : Oui, à chacun des trois ordres de questions que je viens de vous présenter.

Oui, on emploie souvent, généralement, de mauvais moyens pour s'enrichir. Si je ne tenais à tirer mes preuves de votre expérience personnelle, je nommerais ici l'esclavage ; l'esclavage, cette malédiction des races païennes, cette ignominie des peuples chrétiens ; l'esclavage, qui semble avoir pris à tâche de montrer dans une seule action tout ce que l'amour de l'argent peut enfanter de crimes et de malheurs ; l'esclavage, ce péché national, contre lequel l'opinion publique commence à se soulever de toutes parts, mais que nous pratiquons depuis des siècles, que nous retenons encore malgré de généreux exemples, et qui trouve des défenseurs jusque dans nos assemblées législatives <sup>1</sup>. Mais nous n'avons pas besoin d'aller chercher au loin des arguments, nous en avons tout près de

<sup>1</sup> Pour comprendre cette phrase et quelques autres détails d'application qui pourraient étonner le lecteur, il faut se rappeler que ce sermon a été prêché en 1841, et imprimé pour la première fois en 1843, plusieurs années avant l'abolition de l'esclavage dans nos colonies françaises. Depuis lors d'autres progrès encore ont été faits, grâce à Dieu ; mais nous avons cru mieux faire de conserver dans son intégrité un texte que l'auteur n'avait pu revoir lui-même. (*Note des Éditeurs.*)

nous. L'usure, qui ne devrait pas même être nommée parmi des chrétiens, n'est ignorée, ni chez nos pauvres, ni chez nos riches, ni dans nos villes, ni dans nos campagnes ; et ceux qui l'exercent savent assez qu'elle est criminelle, puisqu'ils se gardent bien de laisser subsister des traces écrites de leurs ténébreuses transactions. Les fraudes, les mensonges, petits ou grands (je ne connais pas cette distinction, ne l'ayant pas apprise de mon Maître), les fraudes et les mensonges abondent dans les affaires. C'est à ce point qu'ils ont fini par dégénérer en maxime ; on les avoue, on les justifie, et le commerce a son code de morale à part, qui ne s'accorde guère sur certains articles avec la morale de Jésus-Christ. Il reste encore sans doute des hommes fidèles qui veulent à tout prix garder leur conscience pure ; mais leur petit nombre, mais les embarras où ils se trouvent jetés, mais la tentation qu'ils éprouvent, ou de se soustraire à une concurrence que leur délicatesse rend inégale, ou de suivre le courant pour les choses qui ne sont pas trop criantes, ne font qu'attester avec plus d'éclat la grandeur du mal. Ils sont faciles à compter aujourd'hui, ces négociants au cœur droit, aux mains nettes, qui obligés par la conscience, alors qu'ils ne le sont pas par la loi, ne veulent songer dans les mauvais jours à relever leur fortune personnelle qu'après avoir réparé les pertes d'autrui ; mais ce qui est moins rare, c'est de hasarder dans des entreprises téméraires une fortune d'em-

prunt, sauf à déclarer en cas d'accident une fausse faillite, après laquelle on recommence comme avant, à la conscience près. La défiance règne partout; il faut compter sur la mauvaise foi; il faut peser après le vendeur; il faut marchander avec tout le monde, et cette funeste habitude, qui entraîne les plus honnêtes en dépit d'eux-mêmes, donne à elle seule la mesure de la moralité du commerce. Il n'y a pas jusqu'à la salubrité publique qui ne soit menacée, et des substances vénéneuses se glissent dans le pain qui nous nourrit et dans les liqueurs qui nous désaltèrent. Jaloux de se forcer mutuellement la main, les maîtres et les ouvriers qu'un même travail associe ne semblent s'être rapprochés que pour se nuire. Nous avons vu naguère ceux-ci former d'injustes coalitions pour contraindre les chefs d'atelier à hausser les salaires; mais nous voyons tous les jours les chefs d'atelier abuser de la nécessité du pauvre pour l'obliger à un travail excessif qui ruine à la fois l'esprit, l'âme et le corps. Nous voyons de jeunes enfants (ah! puissent enfin les représentants de la nation, qui nous ont révélé la profondeur de la plaie, y trouver un remède efficace!), nous voyons de jeunes enfants travailler dans nos manufactures depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, trouvant à peine du temps pour manger et pour dormir, éloignés des écoles, privés d'instruction religieuse, et livrés par une fatigue abrutissante à des moyens d'excitation plus abrutissants encore. Nous les

voyons quelquefois, l'oserons-nous dire ? plus abandonnés que ne le sont les esclaves de nos colonies, par cette simple et affreuse raison qu'on prend plus de soin de ce qu'on achète que de ce qu'on loue. On nous répond que le fabricant humain est forcé de se conformer à la coutume générale, s'il ne veut fermer ses ateliers. Cela peut être et je ne prétends pas le juger ; mais quelle est donc notre condition, si l'on ne peut absoudre l'individu qu'aux dépens de la société ? Ah ! qu'il y a peu de fortunes, grandes ou petites, où le péché n'ait mis la main ! et que la manière dont l'argent s'acquiert de coutume justifie bien le triste nom que lui donne le Seigneur, « le Mammon de l'iniquité ! »

Oui, encore, on poursuit la fortune avec une ardeur insatiable. Cette ardeur est de tous les temps, mais elle a de nos jours un caractère propre, la passion de s'enrichir vite. On risquera le tout pour le tout ; on s'exposera plutôt à tomber dans la pauvreté que de ne pas tenter la fortune ; et cette honnête médiocrité que le saint Agur mettait au-dessus de tout le reste dans son humble prière : « O Dieu, ne me donne ni pauvreté ni richesse, mais nourris-moi du pain de mon « ordinaire ! » est ce que le siècle semble fuir avec le plus de soin. Jetez les yeux tout autour de vous. Tout est avare, tout est altéré de s'enrichir, et de s'enrichir dans un jour. Le commerce est avare : la concurrence est excessive, les établissements rapides, les succès inouïs, les chutes soudaines, les spéculations sans fin ;

les hasards, les loteries, les bruits du jour, le jeu sous toutes les formes, telle est la pâture nouvelle de la vieille soif de l'or. L'industrie est avare : ces inventions admirables qui se succèdent coup sur coup, regardent bien moins au progrès de l'art qu'à l'application lucrative ; inspirées par le gain, elles se hâtent vers le gain ; dans leur marche précipitée, les imprudences sont inévitables et les accidents se multiplient, n'importe, la cupidité pousse ses roues impatientes sur les débris et les morts ; la terre a bientôt bu un peu de sang, et l'argent reste. L'ambition est avare : cette sollicitation des places qui embarrasse toutes les avenues de l'autorité, en veut moins qu'autrefois à l'honneur et plus à l'argent ; et la vénalité des charges se révèle jusque dans les louables, mais humiliantes précautions qu'on croit devoir prendre partout contre elle. La lutte des partis est avare : si l'esprit de nivellement chez les uns cache le plus souvent l'envie de se pousser et de s'enrichir, l'esprit d'ordre est-il toujours si pur chez les autres qu'il ne couvre jamais le désir de garder leurs avantages ? et si beaucoup de partisans de l'égalité le sont avant tout de celle des biens, n'y a-t-il point aussi de conservateurs qui le soient avant tout de leur fortune ? La législation est avare : l'argent y est la maîtresse pierre du coin ; l'argent choisit les arbitres de nos destinées sociales et politiques ; il fait plus, il choisit les administrateurs des Églises ; et à voir comment se passent les choses,



on croirait que ce sont les riches qui entrent le plus facilement dans le royaume des cieux. Le mariage est avare : l'union des personnes n'y vient ordinairement qu'en seconde ligne ; ce sont deux fortunes qui se conviennent, qui se convoitent, qui s'attirent, qui s'épousent ; et la plus intime de toutes les associations dégénère en calcul et se traduit en contrat. La littérature est avare : ce besoin de perfection, ce travail opiniâtre, ces fortes études, ce culte consciencieux du beau, du bon et du vrai, qui caractérisaient jadis nos grands écrivains, ne les cherchez pas chez leurs successeurs ; impatiente de produire et plus impatiente d'acquérir, la littérature du jour dépense ses forces en des œuvres inachevées, défectueuses, bizarres, hélas ! peut-être immorales et impies, mais qui flattent les goûts de la multitude, et qui font couler dans les mains de leurs auteurs les flots d'un or sans gloire. Que dirai-je encore ? et que serait-ce si nous cherchions la part qu'a l'amour de l'argent dans ces erreurs sans nombre qui ballottent tour à tour les esprits, et dans ces systèmes insensés qui se renversent les uns sur les autres, après s'être soutenus quelques années par l'appel qu'ils font à l'intérêt matériel ? la part qu'il a dans ces crimes qui souillent les pages de toutes nos feuilles publiques, dans les meurtres, dans les empoisonnements, dans les suicides, dans les procès, dans les divorces, dans les haines, dans les vengeances et dans tous ces fruits de péché que nous moisson-

nous en abondance sur un champ semé d'incrédulité?

Oui, enfin, on fait un usage avare des biens de la fortune. Non qu'on ne dépense pas, jamais peut-être on n'a dépensé davantage; mais à part quelques exceptions trop rares, ce qu'on dépense, on le prodigue à l'égoïsme, on ne le sacrifie pas à la charité. Je n'en veux citer qu'une seule preuve, l'état de nos sociétés de religion et de bienfaisance. Le Seigneur a inspiré de nos jours à ses enfants l'heureuse pensée d'appliquer à la propagation de l'Évangile l'esprit d'association, cette puissance de notre siècle. Il a suscité des serviteurs fidèles qui ont donné de leur temps, de leurs forces, de leur argent, pour organiser et pour entretenir des institutions vouées au bien des hommes et à la gloire de Dieu. Quand ils ont pressé les Églises d'entrer dans leurs pieux travaux, qu'est-il arrivé? Des secours ont été obtenus; les œuvres du Seigneur n'ont point été arrêtées; elles ont fait du bien, beaucoup de bien, et nous en bénissons, après Dieu, les auteurs de « ces sacrifices auxquels Dieu prend plaisir. » Mais les contributions sont-elles libérales, sont-elles suffisantes? donnons-nous, en général, comme nous pourrions, comme nous devrions donner? en approchons-nous seulement? Non, mes frères, non! Nos sociétés végètent plutôt qu'elles ne vivent. L'une se propose de publier une édition de la Bible pour les vieillards; mais il faut attendre qu'elle ait recueilli des fonds spéciaux pour

cette entreprise<sup>1</sup>. L'autre ouvre ses travaux, une année avec un déficit de quinze mille francs, l'année suivante avec un déficit de trente mille. Une troisième a cinq missionnaires tout prêts pour ces peuplades du sud de l'Afrique qui les demandent à grands cris ; mais il faut pour les faire partir une somme de 25,000 francs, et on la cherche depuis cinq mois dans toute la France sans en avoir pu obtenir plus de la moitié. Pauvres Béchuanas ! nous vous donnerons des missionnaires, mais à condition que vous les payiez. Il faudra que vous donniez, vous la moitié de votre modique revenu, vous la seule chèvre que vous possédiez au monde, vous le fruit de vos économies d'une année entière. Ah ! puissiez-vous ignorer du moins notre avarice, pour ne pas juger d'après nous de cet Évangile que nous vous prêchons ! Encore une fois, tout est embarrassé, mesquin, mal assuré dans la marche de nos sociétés ; et il en sera ainsi tant que le plan de nos libéralités n'aura pas subi une révision complète, une réforme radicale. Ce n'est pas l'argent qui manque, mais il prend une fausse direction. Au lieu de couler à pleins bords dans les canaux de la charité pour arroser le champ du Seigneur, il va s'encaisser dans le gouffre de la parcimonie ou se perdre sur les sables arides de la prodigalité. Je fais la part des besoins, des habitudes, des convenances sociales, des précautions pour l'avenir, de l'établissement d'une

<sup>1</sup> Voir la note page 402.

famille, de la prudence la plus exigeante; encore y aurait-il des ressources abondantes pour toutes les bonnes œuvres, pourvu que les uns voulussent retrancher des dépenses de pure fantaisie et qu'ils n'oseraient eux-mêmes défendre sérieusement, et que les autres osassent porter une main hardie sur ce trésor inutile qu'ils accumulent d'année en année. Et que serait-ce donc, ô mon Dieu! si l'on faisait ce que devraient faire les disciples d'un Maître crucifié, si l'on s'imposait de vrais sacrifices, si l'on prenait sur ses aises, sur ses goûts, sur son bien-être, sur ce qu'on appelle son nécessaire et où se trouve encore tant de superflu? Que serait-ce si l'on entrait dans l'esprit de cette belle parole de David : « Non, je n'offrirai pas à l'Éternel des sacrifices qui ne me coûtent rien ? »

Mes frères, je ne veux pas, je ne puis pas vous taxer. Mais ce que vous donnez, comparez-le avec ce que donnaient les premiers chrétiens, je ne dis pas à Jérusalem, mais dans les autres Églises. « Nous vous lons vous faire connaître, » écrit saint Paul aux Corinthiens, « la grâce que Dieu a faite aux Églises de Ma-  
« cédoine. » (la grâce que Dieu leur a faite! sentez-vous la force de cette expression?) « C'est qu'au milieu de  
« leur grande épreuve d'affliction, leur joie a été aug-  
« mentée, et leur profonde pauvreté s'est répandue  
« en richesse par leur prompt libéralité. Car je suis  
« témoin qu'ils ont donné de leur propre mouvement,  
« selon leur pouvoir et au delà de leur pouvoir, nous

« pressant avec de grandes prières de recevoir la grâce  
« et la communication de cette contribution en faveur  
« des saints. » Ah ! mes frères, quand les rôles se-  
ront-ils ainsi intervertis parmi nous ? Quand sera-ce  
vous qui nous presserez de recevoir, et nous qui aurons  
à modérer votre zèle ? Ce que vous donnez, comparez-  
le avec ce que donnent de nos jours, qui ? les nations  
les plus riches du globe ? les Anglais ? les Américains ?  
non, mais des nègres affranchis. Les cinq cent mille  
nègres de la Jamaïque, des esclaves qui n'ont recouvré  
leur liberté que d'hier, ont donné récemment dans le  
courant d'une année pour des œuvres de religion et  
de bienfaisance<sup>1</sup>, de douze cent mille à quinze cent  
mille francs, somme énorme pour leur pauvreté,  
somme double, triple, quadruple, quintuple peut-être  
de ce que donnent dans le même temps et en contri-  
butions de même nature tous les protestants de France  
réunis. Enfin, ce que vous donnez, comparez-le avec  
ce que la loi de Moïse obligeait les Juifs de donner  
pour le culte et pour les pauvres. Le dixième de leurs  
revenus était pour les lévites, et le quarantième en sus  
pour les sacrificateurs ; outre cela les Juifs devaient  
faire l'abandon du produit des arbres fruitiers durant  
quatre ans, des prémices de toutes les récoltes, de la  
soixantième partie des moissons, des fruits de la terre

<sup>1</sup> Nous ne parlons ici que de ces sacrifices qui se calculent ; il y en a  
bien d'autres, pour eux comme pour nous, qui ne sauraient entrer dans  
aucun calcul d'homme, n'étant connus que de Dieu seul.

durant l'année du jubilé qui revenait tous les sept ans, et des dettes contractées dans l'intervalle d'un jubilé à l'autre. Qu'on ajoute à cela l'impôt personnel d'un demi-sicle, tant de sacrifices, tant d'oblations, tant de voyages à Jérusalem, et l'on trouvera que Dieu avait imposé à son peuple un tribut qui dépassait le tiers de ses revenus<sup>1</sup>. Qui oserait nous proposer de tels sacrifices ? Et pourtant l'amour devrait-il moins faire sous

<sup>1</sup> Ce calcul est tiré du beau sermon de Saurin sur l'aumône. On conçoit qu'il ne faut chercher ici qu'une estimation approximative. Nous ne devons pas oublier d'ailleurs que la condition des Juifs n'était pas la même que la nôtre, surtout avant qu'ils eussent des rois. Ce nouvel ordre de choses changea tout (1 Sam. VIII, 11-18). Mais jusque-là ce peuple avait eu une forme toute spéciale de gouvernement, qu'on pourrait appeler « une théocratie républicaine, » et où la direction principale des affaires était entre les mains des sacrificateurs. Les contributions s'appelaient par Saurin pouvaient être un impôt civil autant que religieux, et dans cette hypothèse elles répondraient, non à nos seules contributions volontaires en faveur de la religion et de la bienfaisance, mais à ces contributions réunies à celles auxquelles nous sommes obligés envers l'État. Quoi qu'il en soit, le calcul de Saurin demeure pour le fond ; peut-être la proportion à laquelle il s'arrête devrait être diminuée, mais le résultat aurait encore de quoi nous étonner et nous confondre. D'ailleurs, indépendamment de ces contributions régulières, les Juifs ont donné dans certaines circonstances spéciales avec une libéralité sans exemple parmi nous. Si l'on devait s'en rapporter aux calculs de plusieurs commentateurs, David aurait donné pour la construction du temple, dans une seule occasion et sans parler de ses sacrifices précédents pour le même objet, une valeur équivalente à quatre cent cinquante millions de notre monnaie ; et les chefs des tribus, sept cent cinquante millions. On a peine à croire à l'exactitude de ces chiffres, et nous ne pouvons nous empêcher d'en douter nous-mêmes ; mais d'après l'évaluation la plus modérée, la somme serait encore énorme, et les sentiments qu'éprouva David au sujet de cette *collecte* le font assez connaître. Citons une portion de ce beau récit, 1 Chron. XXIX, 9-18 : « Et le peuple offrait avec joie, volontairement ; car ils offraient de tout leur cœur leurs offrandes volontaires à l'Éternel, et David en eut une fort grande joie. Puis David bénit l'Éternel en la présence de toute l'assemblée et dit : O Éternel, Dieu d'Israël, notre Père, tu es béni de tout temps et à toujours ! O Éternel, c'est à toi qu'appartiennent la magnificence, la puissance, la gloire,

la nouvelle économie que ne faisait la loi sous l'ancienne? Si Dieu, nous traitant avec la confiance d'un père, s'est contenté de nous dire : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même, » en nous laissant le soin de faire l'application de cette règle parfaite, irons-nous abuser de cette confiance pour nous dispenser de ce que nous devons et à Dieu et au prochain?

Nous ne prétendons pas vous taxer, je le répète, quand Dieu ne l'a pas fait; ce que nous voudrions, ce

l'éternité et la majesté; car tout ce qui est aux cieux et en la terre est à toi, ô Éternel, le royaume est à toi et tu es le prince de toutes choses. Les richesses et les honneurs viennent de toi, et tu as la domination sur toutes choses; la force et la puissance sont en ta main, et il est aussi en ta main d'agrandir et de fortifier toutes choses. Maintenant donc, ô notre Dieu, nous te célébrons et nous louons ton nom glorieux. Mais qui suis-je et qui est mon peuple, que nous ayons assez de pouvoir pour offrir ces choses volontairement? Car toutes choses viennent de toi, et les ayant reçues de ta main, nous te les présentons. Éternel notre Dieu, toute cette abondance que nous avons préparée pour bâtir une maison à ton saint nom, est de ta main, et toutes ces choses sont à toi; et je sais, ô mon Dieu, que c'est toi qui sondes les cœurs et que tu prends plaisir à la droiture. C'est pourquoi j'ai volontairement offert d'un cœur droit toutes ces choses, et j'ai vu maintenant avec joie que ton peuple qui s'est trouvé ici t'a fait son offrande volontairement. O Éternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël nos pères, entretiens à toujours cette inclination des pensées du cœur de ton peuple, et tourne leurs cœurs vers toi! » On se rappelle encore que lorsque Moïse eut sollicité des offrandes pour la construction du tabernacle au désert, « les hommes qui faisaient le service du tabernacle parlèrent à Moïse en disant : Le peuple ne cesse d'apporter plus qu'il ne faut pour le service et pour l'ouvrage que l'Éternel a commandé de faire. Alors, par le commandement de Moïse, on fit crier dans le camp : Que ni homme ni femme ne fassent plus d'ouvrage pour l'offrande du sanctuaire; et ainsi on empêcha le peuple d'offrir (Exode XXXVI, 4-6). » Que les temps sont changés! et que ce rapprochement est humiliant pour nous! Sachons-le bien : le plan de nos sacrifices pécuniaires a besoin d'une révision complète. Ce qu'il nous faut, ce ne sont pas seulement des dons plus considérables, ce sont *des principes nouveaux*.

que Dieu a voulu en établissant un si bel ordre, c'est que la charité vous taxât elle-même, « chacun suivant « sa prospérité. » Mais cette charité, l'amour de l'argent l'étouffe. Tel jouit de toutes les douceurs de la vie, qui laisse un parent, un frère, je ne veux pas supposer que ce puisse être jamais un père ou une mère, se débattre contre les privations et les fatigues de la pauvreté. Tel riche dépense moins dans toute une année pour soutenir des établissements charitables, qu'il ne prodigue pour l'entretien de sa maison dans un seul jour. Telle femme recherchée dans le monde trouvera à peine cinq ou dix francs pour l'avancement du règne de Dieu, tandis qu'elle en trouvera cinq cents ou mille à jeter en quelques heures dans une soirée de plaisir. Tel paysan plein de fortune se fera arracher quelques francs pour l'évangélisation du monde ou de la France, et en dépensera quelques mille pour se construire une habitation plus commode et plus élégante. Oh ! mes amis, souffrez la liberté de mon langage. Je ne fais d'application à personne, et je demande que nul n'en fasse qu'à soi-même. Mais je parle de choses que chacun sait, que chacun voit, et « si je me tais, les pierres crieront. » Quelle avarice dans le monde ! quelle avarice dans l'Église ! quelle avarice dans la ville ! quelle avarice dans la campagne !

Mais je reviens à vous, mon cher auditeur. Il ne



s'agit pas de la société ; il s'agit de vous, de vous proprement. Mettez la main sur votre conscience. Oubliez le pauvre pécheur qui vous parle. Supposez que Jésus-Christ, votre Seigneur et votre Dieu, vînt lui-même à vous, et qu'il vous dît, avec ce regard qui perce le cœur, avec cette onction divine qui l'émeut jusqu'au fond : « Mon ami, » c'est ainsi qu'il aborde l'avare Judas, « mon ami, es-tu de mes amis ou un ami « de l'argent ? » Si vous sentez que la vérité vous condamne, ne repoussez pas la lumière ! n'arrachez pas le trait qui a pénétré dans votre âme ! vous vivez dans le péché, dans un péché qui vous perd ! il en faut sortir, quoi qu'il en coûte, il en faut sortir ! Si le Seigneur dit à tous : « Voyez et gardez-vous de l'avarice, » il vous dit à vous : « Voyez et sauvez-vous de l'avarice ! » Et comment ? Je vais vous le dire en finissant. Je le ferai brièvement, le temps nous presse ; aussi bien quelques mots suffiront si vous êtes sincère ; et si vous ne l'êtes pas, tous les développements du monde n'y pourraient rien.

Vous sauver de l'avarice ! Ah ! c'est l'œuvre de Dieu seul. Mais Dieu le peut. Dieu l'a fait pour d'autres. On a vu des amis de l'argent, et des plus endurcis, transformés en des hommes libéraux. Témoin Zachée, ce péager, cet « homme de mauvaise vie, » enrichi en faisant tort au prochain ; non-seulement il change complètement, mais il change en un jour. Prenez-le pour modèle. Zachée fait deux choses. Premièrement il

devient disciple de Jésus-Christ; secondement il dispose de sa fortune selon Jésus-Christ. Faites de même; donnez aujourd'hui au Seigneur et votre cœur et votre main.

C'est par le cœur qu'il faut commencer. L'amour de l'argent est dans le cœur. Que faire pour l'en chasser? Prendre une résolution énergique de le combattre et de l'étouffer? C'est là le conseil des moralistes de ce siècle; c'est pour cela qu'ils n'ont jamais guéri personne, et qu'un Sénèque donnait l'exemple de l'avarice tout en la foudroyant dans ses pages éloquentes. L'Évangile s'y prend tout autrement; il ouvre notre cœur à un autre amour, à l'amour du Seigneur. Il y a dans le cœur de l'homme une soif que l'amour de l'argent trompera toujours, tant que l'amour de Jésus-Christ ne l'éteindra pas. Donnez votre cœur à Jésus-Christ; cela n'est pas si difficile, il ne faut pour l'aimer que le contempler. Vous avez lu l'Évangile, mais vous n'y avez pas fait attention; revenez-y, en demandant à deux genoux l'Esprit du Seigneur pour comprendre et pour sentir sa parole. Voyez-le, « ce saint et ce juste, « innocent, sans tache, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux, » voyez-le descendant en terre, pour « chercher et sauver ce qui était perdu, » pour vous chercher et vous sauver vous-même. Voyez-le, « de riche qu'il était, » et de quelle richesse! « se « faire pauvre pour vous, » et de quelle pauvreté! Voyez-le, vivant sur la terre, lui votre Seigneur et votre

Dieu, comme vous n'y voudriez pas vivre vous-mêmes, nourri par la charité, n'ayant ni un didrachme à payer pour le péage, ni un lieu où reposer sa tête. Voyez-le, vendu pour ce misérable argent que vous préférez à tout, livré aux mains des méchants, condamné comme un criminel, insulté, couronné d'épines, crucifié entre deux malfaiteurs, pour qui? pour vous, oui, pour vous, qui jusqu'à ce jour avez aimé les trente pièces de Judas plus que le sang de votre Sauveur, mais qui voulez aimer désormais le sang de votre Sauveur plus que les trente pièces de Judas. Voyez et croyez, et tombez à ses pieds en lui disant avec saint Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Alors, n'en doutez point, les liens honteux dont Mammon vous tient enchaîné tomberont d'eux-mêmes. Comment appelleriez-vous encore la fortune le souverain bien et la pauvreté insupportable? votre Sauveur s'est fait pauvre pour vous mériter des richesses éternelles. Comment seriez-vous encore en souci pour votre vie ou pour votre famille? le Seigneur vous a dit : « Je ne te laisserai point, non, je ne t'abandonnerai point. » Comment ne pas « souffrir avec joie l'enlèvement de vos biens? vous avez dans le ciel des biens meilleurs et permanents. » Comment refuser le sacrifice de votre fortune au Seigneur? c'est un dépôt qui lui appartient et qu'il vous a confié, lui qui s'est donné pour vous le premier, et qui est à lui seul votre richesse, « votre or et l'argent de vos forces. » Ah! il ne faut

qu'être chrétien conséquent pour être le plus désintéressé des hommes ; et s'il y en a si peu qui ne soient pas dominés par la convoitise de l'argent, c'est parce qu'il y a si peu de vrais chrétiens, même parmi les vrais chrétiens !

Voilà le premier pas, la foi du cœur ; voici le second, la libéralité des mains, qui naît de cette foi et qui la nourrit à son tour. Zachée n'a pas plutôt connu le Seigneur qu'il se présente devant lui et dit : « Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en rends quatre fois autant. » Imitez-le. Comme lui, donnez avec méthode ; comme lui aussi faites-vous une règle large et généreuse. Ce que chacun doit donner, ou comment il doit le donner, c'est à lui de s'en entendre avec le Seigneur ; l'Évangile n'a rien prescrit là-dessus, il s'en est remis à votre charité. Justifiez cette confiance. Élevez-vous au-dessus de la froide coutume, et faites votre compte, non avec les hommes, mais avec Jésus-Christ. Ne soyez pas satisfait que vous ne l'entendiez vous dire : « Cela va bien. » Pénétrez-vous de cette pensée, que votre fortune est à lui plus qu'à vous, et que vous en êtes l'économe pour l'administrer en son nom. Souvenez-vous de cette parole du Seigneur Jésus : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, » et donnez en homme qui sent que cela même est une grâce que Dieu lui fait. Félicitez-vous de vivre dans un temps où les occasions de bien donner vont

croissant. Béni soit qui saura répondre à la fois à l'appel du siècle, à l'appel des hommes, à l'appel du Seigneur, à l'appel de son propre cœur, mais d'un cœur que la charité anime !

Riches, ce bonheur est avant tout pour vous. Apprenez enfin à jouir de votre fortune. Comprenez pourquoi Dieu vous l'a donnée. Dispensez-la pour sa gloire, tandis que vous vivez ; et n'oubliez pas dans vos dispositions dernières celui à qui vous devez et l'héritage de la terre et celui du ciel. A quoi vous serviront vos richesses, si vous ne faites du bien, si vous n'êtes « riches en bonnes œuvres, prompts à donner, « libéraux ? » Alors seulement vous serez heureux d'être riches, et le monde sera heureux de ce que vous l'êtes. Alors cette prospérité qui en a perdu tant d'autres, sera pour vous un moyen de plus « d'affermir « votre vocation et votre élection. » Alors, en vous séparant de votre trésor terrestre, vous vous souviendrez avec joie de ce que vous aurez semé dans le champ du Seigneur, où vous l'allez moissonner avec usure ; et vous pourrez, comme cet homme charitable, faire inscrire ces mots sur votre tombe : « Ce que j'ai « gardé, je l'ai perdu ; ce que j'ai donné me de- « meure. »

Et vous, à qui le Seigneur a fait le partage que lui demandait le sage Agur, ne vous plaignez point de ce que vous ne pouvez donner ce que vous voudriez, mais donnez ce que vous pouvez. « Pourvu qu'on

« donne de bon cœur, on est agréable selon ce qu'on a, et non selon ce qu'on n'a pas. » Au reste, cherchez bien, et vous trouverez que vous pouvez faire plus, beaucoup plus que vous ne pensez. Une charité ingénieuse vous enrichira pour le Seigneur; tel sacrifice impraticable vous deviendra facile, telle dépense nécessaire vous paraîtra superflue; et si le riche a sur vous l'avantage d'offrir des dons plus abondants, vous aurez celui de porter plus de renoncement dans les vôtres.

Mais vous enfin, que le Seigneur a placés dans la condition où il a vécu lui-même sur la terre, la libéralité chrétienne vous serait-elle interdite? Non, mes chers frères, non. Prenez exemple sur la pauvre veuve. Vous n'avez rien à donner? Elle n'avait pas plus que vous, mais l'esprit de sacrifice lui a fait découvrir dans sa profonde pauvreté une offrande qui a excité l'admiration du Seigneur. Mais ce que vous pourriez donner serait trop peu pour porter du fruit? Écoutez. Les deux pites de la veuve ont-elles été perdues? N'ont-elles pas porté plus de fruit, oui, à la lettre, plus de fruit que les riches offrandes qui tombèrent avec elles dans le tronc du temple? Ces deux pites se sont multipliées, d'âge en âge, par la foi qui les offrit et par la bénédiction du Seigneur qui les accepta, et qui voulut que sa Parole en perpétuât le souvenir. Ces deux pites ont provoqué, de siècle en siècle, les sacrifices d'une multitude de chrétiens pau-

vres, qui n'auraient jamais su qu'ils avaient quelque chose à donner s'ils ne l'eussent appris de la pauvre veuve, et qui, faisant nombre, donnent beaucoup plus que les riches, on l'a souvent calculé. Ces deux pites ont attiré déjà dans le trésor de l'Église des sommes immenses ; leur œuvre n'est point terminée, elles continueront d'agir « dans tous les endroits du monde « où cet Évangile sera prêché ; » et si vous vous décidez aujourd'hui à imiter la charité de la veuve, cela même sera un nouveau fruit de son humble offrande. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la vôtre ? Soyez fidèle seulement, et attendez-vous à celui qui multiplie l'huile de la veuve de Sarepta et la pite de la veuve de Jérusalem !

Seigneur Jésus, tu es venu aujourd'hui à nous en nous disant : « Voyez, et gardez-vous de l'amour de « l'argent ! » Et nous, nous venons à toi en te disant : Sauve-nous de l'amour de l'argent ! Arrache, étouffe ce serpent qui nous tient enlacés ! La foi du cœur, la main libérale, tout vient de toi ! Donne-nous l'une et l'autre, afin que lavés dans ton sang et baptisés de ton Esprit, nous puissions consacrer désormais à ton service tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ! Heureux de t'offrir mille fortunes et mille vies si nous les possédions ! et ne regrettant encore alors que de n'avoir rien de plus à t'offrir, en retour de ce don ineffable qui fait notre joie et notre richesse éternelle !

---